

L'immigration depuis cinquante ans

Il a été fait un relevé de l'immigration européenne au Canada de 1829 à 1879. Le chiffre total des immigrants arrivés par le port de Québec s'élève pour cette période (cinquante ans) à près d'un million et demi, soit presque autant que la population actuelle d'Ontario. La moyenne est de 27,000 individus par année. Le maximum est de 53,000 (en 1853) et le minimum de 7,000 (en 1877).

Ce million et demi se répartit comme suit : l'Angleterre en a fourni un tiers, soit plus de 530,000 immigrants ; l'Irlande un autre tiers, 510,000 environ ; l'Ecosse 150,000 ; les pays allemands et scandinaves 150,000 ; les autres pays, 15,000.

A. G.

L'ATTENTAT DE LA RUE MIGNONNE

La population de Montréal apprenait avec joie, la semaine dernière, que la police croyait avoir mis la main sur l'un des bandits qui, le six décembre dernier, arrêté, le soir, une jeune fille du nom d'Amanda Trudeau, lui appliquaient sur la bouche une emplâtre qui eut pour effet de l'étourdir complètement, la conduisant on ne savait où et la renvoyaient chez elle une couple d'heures après.

L'individu arrêté est un nommé Elie Girard, du Côteau Saint-Louis, près de Montréal. Voici les circonstances qui ont motivé cette arrestation :

Les détectives Arcand et Riché apprirent par un voisin de Girard que celui-ci avait été menacé par les membres de sa famille de se voir accuser du crime commis le 6 décembre. Ceci éveilla naturellement leurs soupçons. Ils se rendirent immédiatement chez Mlle Trudeau et l'amènèrent avec eux à la demeure de Girard. La première personne qu'ils rencontrèrent fut le beau-frère du prisonnier que la jeune fille ne sembla pas reconnaître, mais lorsque l'accusé lui-même parut, elle s'écria : "c'est lui, c'est lui," et frappé de terreur, elle conjura les officiers de police de la protéger. Telle était sa frayeur qu'elle s'évanouit à plusieurs reprises dans la maison.

Girard a été immédiatement mis en état d'arrestation, ainsi que son gendre, qui est employé à la banque de Montréal. Tous deux ne sont pas mal notés par la police. L'accusé est âgé de 58 ans et exerce le métier de menuisier. Il a d'abord ri de toute cette affaire, mais aujourd'hui il est calme et semble envisager plus sérieusement la situation.

Maintenant, quelques détails dignes de remarque dans la déclaration de la jeune fille. Elle dit que le chapeau que le prisonnier portait au moment de son arrestation est le même qu'elle lui a vu sur la tête dans la soirée du 6 décembre. Chose singulière, ce chapeau n'appartient pas à Girard mais à son gendre, qui, paraît-il, l'a reçu d'un des commis de la banque où il est employé.

Toute cette affaire semble enveloppée d'un profond mystère et les détectives ne savent que penser. Mlle Trudeau a perdu sa mère il y a quelques années, et son père qui demeure à la campagne, la laisse seule en ville pour gagner sa vie.

On nous écrit de Spencer, Mass :

Lundi, le 9 février, a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville de Spencer, une grande réunion canadienne convoquée sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste, à laquelle presque toute la population de langue française assistait. Les divertissements ont été très goûtés, la danse bien encouragée ; les tables surchargées de mets succulents ont été visitées par tous les assistants, enfin l'entrain et la bonne harmonie n'ont cessé de régner durant cette veillée purement canadienne. La soirée s'est prolongée jusqu'à une heure avancée et tout le monde s'est retiré enchanté du succès. Les recettes ont été de 267 piastres. Honneur et remerciements au comité organisateur de cette belle réunion et à tous les Canadiens qui l'ont honorée de leur présence.

Par ordre,

ELIE BARNAUD,
Sec.-Corresp.

Société Saint-Jean-Baptiste, Spencer, Mass.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genre et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBANS.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

LES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES

LE 10 AOUT 1792

RACONTÉ PAR UN TÉMOIN OCULAIRE

J'ai vu cet événement d'assez près pour en connaître les détails ; logé dans cette maison qui fait l'angle du Carroussel, je suis monté au premier rassemblement sur le toit ; et, niché derrière ces deux cheminées, j'ai eu la constance d'y demeurer jusqu'à quatre heures de l'après-midi. J'en suis descendu pour visiter le lieu du combat ; voici ce qui m'a frappé :

Les quais, les rues offraient un concours immense de soldats vainqueurs, armés de piques, au bout desquelles flottaient les dépouilles sanglantes des Suisses. J'arrive aux Tuileries par la porte du Pont-Royal. Je regarde. Je vois les murs du château criblés de balles de fusil. J'entends de tous côtés le tintement des vitres que l'on casse, et le tintamare des casseroles que l'on brise dans les cuisines. Les chenêts, les tournebroches, les tourtières, les bûches, tout voltige en l'air. Chacun ravit une proie. Au bout d'une longue perche pend une énorme carpe du Rhin ; elle égale presque la grandeur du charbonnier qui la portait. Un perruquier tient une broche garnie d'un rang de poulardes. Chargé de ce noble trophée, il marche avec l'orgueil d'un triomphateur.

A travers les soupiraux des caves, j'aperçois mille mains qui fouillent dans les sables, en retirent des bouteilles de ce fameux vin, dont plusieurs forts de la halle s'abreuvent pour la première fois. Partout on boit, partout on rit ; le vin royal ruisselle sur le pavé, sur les parquets du Palais, et se confond avec le sang des victimes. Leurs cadavres mutilés gisent épars le long de la terrasse et dans les avenues du jardin. Au milieu d'un grand cercle de spectateurs, des femmes les regardent curieusement et se retirent les dernières.

Le vestibule est inondé de sang. Il fume encore. Son odeur me suffoque. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Je monte précipitamment les degrés : j'entre dans la chapelle. Quel spectacle ! quel bouleversement ! des cadavres horriblement défigurés, et déjà la proie d'un million de mouches bourdonnantes ; des tapis qu'on arrache à force de bras, des tableaux percés à coups de piques, les pupitres et les violons des musiciens renversés et jetés sur l'autel ; l'orgue démonté. Mes yeux égarés s'arrêtent un moment sur un de ces hommes qui savent se montrer plaisants et comiques au milieu des plus terribles catastrophes. Il figure, à la tribune, l'ange trompette de la résurrection. Souffiant à la fois dans des tuyaux d'inégale grandeur, il excite le rire involontaire de ceux qui ont les larmes aux yeux. Je me sauve de cette affreuse tuerie. La foule s'arrête de peur de marcher dans le sang qui coule le long de l'escalier. Les murailles en sont teintes.

Je pénètre au milieu des sabres, des piques et des faux dans la première salle. Un épais nuage de poussière et de plumes voltigeantes m'en dérobe la vue. On court, on se précipite de tous côtés. Des cris aigus, des éclats de voix, un vaste et continu murmure, se font entendre tour à tour dans chaque appartement. Il y avait des matelats pour coucher une armée. Ils sont foulés aux pieds avec les paravents, les tables, les écrans, et surtout les tabourets d'or.

Ici l'on enfonce des portes d'armoires, où l'on trouve des trésors cachés, et des coffres qui en recèlent de plus précieux encore ; ces citoyens déguenillés vont les déposer au sein de l'assemblée.

Le lit de parade est encore à sa place, qui défie, par sa richesse, les regards de l'indigent. Il l'examine dédaigneusement, et se retire en disant : "Je dors plus tranquille sur ma pailleuse."

On marche sur les débris de mille vases de porcelaine. Les tasses aux riantes et vives couleurs roulent à terre avec les chandeliers d'or. Je vois tomber de grands pans de glace, et de jeunes filles se partagent entre elles les plus beaux morceaux.

Les lustres, les peintures des plafonds, les tableaux de Lebrun, de Paul Véronèse sont respectés. Je remarque le verre d'un cadran d'une magnifique pendule qu'on a brisé d'un coup de lance.

On épargne aussi ces rideaux pompeux, tout éclatants d'or, qui décorent les croisées. Le peuple ne voit qu'avec mépris les tristes et irrécusables témoignages de sa misère.

Tout est bouleversé dans la chambre du conseil. Dans la salle du billard, même désordre. La galerie offre l'aspect d'un camp au pillage. Ce ne sont que des paillasses et des lits de sangles rompus.

Dans les petits appartements, la foule est plus nombreuse ; l'inquiétude est peinte sur tous les visages. Que d'observateurs, ou plutôt que de scrutateurs s'empressent de découvrir les traces de la perfidie des ministres ! Tout est fouillé, tout est visité.

Quel dégât dans la salle du couvert ! L'un mange des confitures avec sa maîtresse, l'autre distribue des serviettes et verse à boire. Le linge est déchiré. On se jette de l'un à l'autre les tiroirs des buffets. Les pieds heurtent sans cesse des bouteilles cassées.

L'entrée des appartements de la reine est obstruée de corps morts enveloppés dans des couvertures. Excepté les tentures, les sièges, les sofas et le lit, tout est saccagé. Pas une glace intacte : elles sont réduites en sable. Que de femmes visitent curieusement sa garde-robe ! Que de bonnets, de chapeaux élégants, de jupes roses, de cotillons blancs, de cotillons bleus, voltigent par la chambre ! Le forte-piano n'a plus de touches ; un buste de marbre du prince royal roule à terre.

Les chambres des laquais, des valets de pieds, sont inondées d'eau de lavande ; on brise leur porcelaine ; on badine avec les seringues des maîtres d'hôtel ; on pille leur vin, leurs bougies, leur linge, leurs habits galonnés.

Il était près de cinq heures quand toutes ces choses se passaient. Je ne voulus pas attendre la nuit, qui, sans doute, a favorisé plus d'un précieux larcin. Je suis descendu par l'escalier du pavillon de Flore, où je vis sur chaque marche des hommes ivres dormant à côté des cadavres.

Dans ce moment, une neige de plumes voltigeantes obscurcissait l'air dans la cour du Carroussel. La flamme devrait les corps de garde qui sont aux quatre coins. Je m'échappai du milieu de la foule. J'eus le bonheur d'arriver sain et sauf chez moi, mais gémissant et pleurant sur le sort des victimes immolées dans cette journée.

Le château des Tuileries,
du 6 octobre 1792 ou 18 brumaire.

UTILISER LES MAUVAISES HERBES

On établit avec les mauvaises herbes, que l'on retire soit des jardins ou des champs, un lit épais d'un pied, sur lequel on étend une couche mince de chaux vive, réduite en poudre grossière, et l'on continue ainsi de superposer alternativement en différentes couches la quantité d'herbes retirées par le sarclage des jardins ou autrement. Le contact de la chaux vive avec ces herbes vertes, ne tarde pas à occasionner une forte fermentation. Lorsque la décomposition est complète, la cendre qui en est le résidu, possède toutes les qualités d'un excellent engrais, notamment pour le jardinage, parce que ces engrais ne peuvent être assez abondants pour les utiliser à la grande culture.

On peut se servir de toutes sortes de plantes, pourvu qu'elles soient vertes. Cette condition est absolument nécessaire.

COMÉDIE À L'ÉGLISE

Une ignoble exhibition a été donnée, il y a quelques jours, dans l'église presbytérienne de Chambers street, où deux *clergymen* de l'Iowa, les révérends Stoddard et Rathburn, avaient entrepris de dénoncer la maçonnerie, avec l'objet de faire tomber cet ordre dans le mépris et le ridicule, en divulguant ses secrets. Les révérends, après

avoir déclaré que la maçonnerie, dont ils sont membres tous les deux, est l'infidélité, ont organisé, représenté les rités et cérémonies d'une réception, en commençant par les épreuves et serments imposés au récipiendaire pour l'obtention du premier degré.

Ils étaient aidés par une dizaine de personnes portant des insignes maçonniques et assises de chaque côté de la chaire transformée en loge, avec trois bougies brûlant sur le devant. Un des *clergymen* figurait le Grand-Maître Vénérable. Le candidat était un individu d'une horrible saleté. Ses épreuves ont duré une heure et demie, et, comme plus la cérémonie avançait, plus elle devenait dégoûtante, beaucoup de dames sont sorties. Le candidat, quand il s'est agi de lui conférer le degré, a revêtu un costume indécent, que les révérends ont assuré être celui habituel en pareil occasion. Il était simplement couvert d'une vieille flanelle bleue et d'un caleçon blanc, dont la jambe gauche était relevée jusqu'au genou. Il avait devant les yeux un écran vert comme les compositeurs d'imprimerie en portent la nuit. C'est dans cet attirail, les deux pieds et une jambe nus, que les divers grands officiers plus ou moins vénérables lui ont donné leurs instructions et fait prêter les divers serments.

Pendant cette farce ridicule, une extrême confusion régnait parmi les curieux qui remplissaient l'église. Des livres religieux étaient lancés à chaque instant à la tête du candidat, des *clergymen* et de leurs aides, et de nombreux *roughs* et *loafers* stationnés en dehors bombardaient l'édifice avec des boules de neige.

Le capitaine de police Ford, craignant une échauffourée, s'est efforcé de faire cesser l'exhibition, mais elle s'est prolongée encore une demi heure, quoiqu'un concert de sifflets et de grognements accueillît chacune des paroles des organisateurs de cette manifestation soi-disant religieuse.

VARIÉTÉS

Le comble de la méfiance commerciale :
— Refuser d'acheter un cercueil de peur d'être mis dedans.

* *

Au restaurant :
— Garçon, voilà une heure que je vous demande ma côtelette.
— Monsieur, veuillez attendre une seconde, s'il vous plaît.
— Une seconde heure !... ma foi, non, je m'en vais.

* *

— Monsieur le curé, dit un avare à l'agonie, ce qui me chagrine le plus, c'est de ne pas pouvoir emporter avec moi nos beaux écus tout luisants neufs.

— Ce serait dommage pour eux, dit le curé, car là où vous irez, il fera tellement chaud, qu'ils fondraient sur place.

* *

Place aux naifs :
— Et comment cela, vous habitez la province ?
— Oui... je suis retiré à Refigny-l'Ombréux.
— Une toute petite ville ?...
— Sans doute... Mais il y a des distractions tout de même... Nous avons encore eu un assassinat la semaine dernière !...

* *

M. Joseph Prud'homme a toujours horreur de ce qui est excessif, il préfère à tout le juste milieu.

Il fait la carte de son dîner.
— Voyons... une tranche de rosbif.
— Saignant ? demande le garçon.
— Ni trop, ni trop peu... Mais d'abord une sole.

— Oui, ce qu'il y a de plus frais.
— Non, reprend M. Prud'homme doucement entre les deux.

* *

Le gouvernement provisoire ayant aboli l'esclavage dans toutes les possessions françaises, le lendemain, Tom se présente, l'air très-digne, devant son maître :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demande le romancier.

— J'ai le regret d'annoncer à monsieur que je ne puis plus rester à son service.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis affranchi.

— Eh bien ! va-t-en.

— Mais, c'est que monsieur me doit six mois de gages. Si monsieur voulait me payer ?

— Te payer ? n'est-ce pas affranchi ?

— Oui.

— Eh bien, quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je paie ?

Tom ne demanda plus rien.